

La pédagogie : plus nécessaire que jamais !

Philippe MEIRIEU, professeur de Sciences de l'éducation
Paroles récoltées par Étienne VELLAS

« Le point d'exclamation du titre de cette conférence pourrait être transformé en point d'interrogation ! » Tels sont les premiers mots de l'intervention de Philippe Meirieu. Ce théoricien de la pédagogie va-t-il mettre en doute la pertinence de notre colloque ? Non... « Nous avons besoin de pédagogie et c'est aujourd'hui plus nécessaire que jamais ! » Il explique pourquoi en développant ce qu'il nomme « trois idées simples ». Nous les restituons ci-dessous telles que nous les avons interprétées.

Première idée : La pédagogie est plus que jamais nécessaire parce qu'elle a toujours travaillé dans les marges et qu'aujourd'hui les marges sont au centre

L'histoire de la pédagogie, c'est d'abord l'histoire d'hommes et de femmes qui se sont levés pour tenter d'éduquer des êtres réputés jusque-là inéducables. Il s'agit de ne jamais l'oublier.

Meirieu fait d'Itard et Pestalozzi les deux figures inaugurales de la modernité pédagogique parce que, munis d'un bagage philosophique qui les précédait - empiriste pour Itard et rousseauiste pour Pestalozzi - ils ont tenté d'éduquer des êtres réputés comme étant impossibles à éduquer.

Maria Montessori montrera la dette que nous devons à Itard en matière de dispositifs pédagogiques fondés sur l'expérience qu'il a faite, d'éduquer Victor, cet être inéducable.

À deux ans d'écart, Pestalozzi fait le même pari à Stans. Il crée « la première ZEP », c'est-à-dire le premier lieu où l'on va voir des enfants en leur disant qu'on va les

éduquer, parfois malgré eux.

Quand Pestalozzi arrive à Stans, la ville est rayée pratiquement de la carte. Il est lui-même le représentant de l'armée napoléonienne qui vient de raser la ville et tuer nombre de parents des enfants dont il s'occupe. Pestalozzi incarne une culture que ces enfants-là honnissent. En plus, il y a entre eux une guerre de religion quasiment viscérale : il est protestant, ils sont catholiques. Pestalozzi, détesté par ces enfants qu'il décrit comme étant dénués de tout sentiment humain, regroupés telles des bêtes abandonnées dans un espace dans lequel nul ni rien n'est censé leur mettre des limites, décide de faire d'eux... quelque chose. Collectivement. Alors qu'Itard travaille individuellement, Pestalozzi pose des cadres, se fixe des objectifs, se met en projet avec les enfants, pour tenter de les faire entrer dans l'humaine condition. Pour que, selon sa formule, *chacun se fasse oeuvre de lui-même*.

Itard et Pestalozzi inaugurent la pédagogie parce qu'ils sortent de la simple proclamation pour être dans la fabrication d'outils. Parce qu'ils ont un projet et s'investissent, dans le concret et au quotidien, avec des êtres toujours pensés éducatibles.

La pédagogie apparaît ainsi d'abord comme marginale. Elle va continuer à l'être. Les pédagogues s'accoutumeront très bien de s'occuper des gens dont personne ne veut. Ce qui leur vaudra d'être perçus comme « des illuminés s'occupant d'illuminés ». Fernand Oury a raconté à quel point il était identifié à ses élèves. « C'est la classe du fou et c'est la classe des fous ». « Le maître a déteint » dira-t-on. Les représentations de la pédagogie portent toujours les traces des origines marginales de celle-ci.

Quand les marges se retrouvent au centre

Aujourd'hui, la modernité s'est donné un projet : pour la première fois dans l'histoire du monde, faire en sorte que l'éducation réservée jusque-là à une élite soit donnée à tous.

Accepter ainsi que la « racaille » ne soit plus éduquée dans les marges du système éducatif, dans les terrains vagues de Stans, « dans la fange » comme le disait Pestalozzi, mais la placer au coeur de nos institutions.

Ce projet de la modernité est là, nous l'assumons. Nos sociétés l'assument. En paroles du moins, parce que, dans les actes, c'est autre chose. Pour assumer, il faudrait qu'elles acceptent le fait que dès lors qu'on s'achemine vers l'éducation des êtres les plus fragiles, c'est plus difficile. Et que pour y parvenir, il nous faut faire oeuvre de pédagogie. Et oser dire que ça coûte plus cher. Ne pas le dire relève de l'imposture.

8

La question que pose ainsi la modernité à notre société est de savoir quels coûts financiers elle doit accorder pour obtenir la même qualité d'éducation que celle qu'on a pratiquée jusqu'ici, dans les marges et avec des éducateurs militants, indéfiniment dévoués, qui se donnaient comme objectif de faire réussir les élèves laissés au bord du chemin. Ce projet, pour l'assumer, devrait ainsi conduire le système éducatif de base à interroger la pédagogie elle-même, pour qu'elle réussisse dans un système éducatif de masse, à faire ce qu'elle a fait dans les marges. Comment peut-on faire en sorte pour qu'à chaque fois qu'il y a un élève difficile, il y ait un Dr. Itard à proximité ? Pour que chaque fois qu'il y a des élèves réfractaires au savoir, il y ait quelqu'un de la qualité, de l'exigence et de la force de caractère de Pestalozzi ?

Il y a un investissement fort à faire en terme de soutien aux mouvements pédagogiques, qui ne peuvent, eux aussi, qu'interroger les figures de la pédagogie et leurs propres pédagogies pour les faire vivre aujourd'hui, non plus dans les marges ou les interstices, mais au centre du système éducatif. Et en analysant ce qui ne convient pas ou plus.

Deuxième idée : La pédagogie est toujours d'actualité, parce que la question du sujet est plus que jamais au coeur de la modernité en tant qu'interrogation

Le sujet est en péril parce que la modernité, paradoxalement, promeut le sujet et contribue à le mettre en difficulté.

La modernité a construit une société de la pulsion, qui est, à la fois, le contraire de la société du désir et de celle de la pensée. Ce troisième âge du capitalisme, que Bernard Stiegler appelle le *capitalisme pulsionnel*, met le sujet en péril. Détrônant le *capitalisme industriel* et le *capitalisme financier*, il exploite et surexploite nos pulsions immédiates, pour nous manipuler. Les technologies qu'il utilise sollicitent de plus en plus le sujet à être dans l'immédiateté.

Un enfant, aujourd'hui, est en permanence mis en situation de n'être plus que le bout d'électrodes divers. L'électrode de la télévision, du jeu vidéo, de l'iPod ou de l'iPhone, du téléphone portable... Une multitude d'électrodes qu'on croit manipuler, mais qui, en réalité, nous manipulent, parce qu'ils nous mettent dans une sorte d'hyper-activité permanente et quasi consubstantielle.

Ce *capitalisme pulsionnel*, dans ce qu'il a de plus barbare, met le sujet en péril, en susurrant en permanence à l'enfant, « Fais ton caprice ». Et son caprice fait la loi, puisqu'il fait marcher le commerce.

cher le commerce.

Il nous faut, sans nostalgie du passé, prendre la mesure de ce phénomène : sans pouvoir disposer d'une mise à distance nécessaire pour passer de la pulsion au désir et de la suractivité à la pensée, la pensée n'a plus le temps d'exister.

Cette situation rend plus nécessaire que jamais la pédagogie comme résistance à toutes ces formes de manipulations actuelles, car cette capacité à trouver de la jouissance dans la pensée est très difficile de nos jours et n'a jamais été démocratique.

Troisième idée : La pédagogie est nécessaire aujourd'hui, parce que nous vivons une ère radicalement différente de tout ce que les sociétés ont connu jusqu'à aujourd'hui : celle du tâtonnement d'une démocratie en train d'émerger

Ce qui caractérise la démocratie contemporaine de nos sociétés occidentales, c'est l'effondrement de toutes formes de théocraties. Cette conviction, acquise progressivement, que nul ne peut dire le bien. Ni le ciel, ni un parti, ni une religion, ni qui que ce soit. C'est cette espèce de vide, de vacance complète, de béance que décrit le philosophe Claude Lefort, qui structure notre démocratie contemporaine et en fait quelque chose d'extrêmement



précaire et, en même temps, d'extrêmement précieux. Dès lors que nous ne reconnaissons plus - avec raison - à quiconque, à quelque idéologie que ce soit, le droit de légiférer sur nos vies, « nous en sommes rendus », comme disent les Québécois, à devoir décider, nous-

« *Ce n'est plus nous qui faisons le bonheur de nos enfants, ce sont nos enfants qui font notre bonheur* »

mêmes, l'avenir du monde et de celui de nos enfants. Et cela est quelque chose qui, à bien des égards, est une étrangeté radicale par rapport à tout ce que l'humanité a vécu jusque là.

Des pédagogues ont bien sûr toujours existé et, à toute époque, se sont levés pour dénoncer des systèmes éducatifs. Mais ils pouvaient jusqu'à aujourd'hui se révolter contre quelque chose qui existait : des structures et des systèmes éducatifs dépendant de valeurs sociétales et éducatives déjà là. Quand Neill crée Summerhill, il fait scandale parce qu'il est dans une Angleterre guindée, qui a une idéologie éducative très monolithique, héritée de l'ère victorienne, et qui impose une chape de plomb à la société. Aujourd'hui la pédagogie de Neill n'est plus perçue comme étant révolutionnaire. Ce qu'il dit nous paraît d'ailleurs bien fade au regard de la réalité que nous vivons : cette époque où domine ce que des philosophes, comme Marcel Gauchet, nomment *l'individualisme social*. La montée de ce phénomène fait tomber toute forme de verticalité. Les valeurs elles-mêmes, ne s'inscrivent plus que dans l'horizontalité. Réfléchir à la différence qu'il y a entre le principe républicain *Liberté, égalité, fraternité*, et le slogan *Touche pas à mon pote !* est éclairant. Le premier est un principe qui s'impose « du dessus ». Il ne se discute pas. Il s'inscrit dans une verticalité radicale, il s'inscrit d'ailleurs sur le fronton des établissements. *Touche pas à mon pote !* est une valeur, un appel au respect, à la protection qui se porte sur le revers de sa chemise, de sa veste, et qui est mis sous la garde de chacun. La valeur n'a plus du tout la même signification, elle n'est plus dans la verticalité qui s'impose, mais se construit dans des relations sympathiques, d'individus à individus qui se tolèrent et se protègent réciproquement, le moins mal qu'ils peuvent.

Les pédagogues n'ont pas promu l'enfant roi

On accuse, complètement à tort, les pédagogues d'avoir promu *l'enfant roi*, alors qu'ils ont toujours été des gens très attentifs à l'importance de la règle et de la loi. Le phénomène de *l'enfant roi*, est un phénomène social réel, mais lié à des questions démographiques, techniques et sociologiques.

L'individualisme social impacte la question éducative de plein fouet et en particulier, parce qu'il est corrélé à un

phénomène d'une force et d'une ampleur inouïe, qui est probablement le phénomène majeur que nous vivons aujourd'hui : ce que le démographe et sociologue Paul Yonnet appelle *le recul de la mort*. C'est la première fois dans l'histoire du monde, que nous avons quasiment éradiqué la mortalité infantile.

Chaque enfant qui naît, dans nos sociétés occidentales - et c'est heureux - est désiré.

Avons-nous suffisamment

réfléchi à ce bouleversement-là quand on sait que chaque enfant désiré est finalement un enfant du désir, sur qui l'on projette la totalité de nos aspirations et de nos espérances ? Ce n'est plus nous qui faisons le bonheur de nos enfants, ce sont nos enfants qui font notre bonheur. Ce changement, dont nous n'avons pas mesuré la conséquence, change d'une manière très forte notre rapport à l'éducation.

Le fait que l'enfant soit celui qui doit satisfaire ses parents, le fait que dans la famille, qui se recompose de plus en plus, on se dispute l'amour de l'enfant, fait que c'est l'enfant qui dit, aujourd'hui, quel est le bon adulte. Ainsi plaçons-nous l'enfant en situation d'arbitrer les adultes. Détenteur de ce pouvoir colossal, qu'il n'est pas capable d'exercer, il le traduit le plus souvent, en toute puissance capricieuse sur les adultes.

En guise de conclusion : Tenir ensemble

Quand un catéchisme s'impose dans une société, celle-ci peut faire du dressage. Dans une démocratie qui propose que soit mis en débat, entre sujets, tout ce qui relève du bien commun, nous avons besoin de pédagogie. Et très tôt d'une pédagogie, qui permet de se décentrer, d'examiner, d'entrer en relation avec autrui, sur un mode qui ne soit pas celui de l'emprise, de la prise de pouvoir systématique sur l'autre, mais de la découverte, respectueuse et collective, que c'est ensemble qu'on est plus intelligent et qu'on peut définir le bien commun.

Ainsi, parce que la démocratie nécessite une discipline personnelle, psychique et intellectuelle absolument colossale et une discipline collective construite et expérimentée dès l'enfance, la modernité appelle effectivement, et plus que jamais, la pédagogie. Parce que sans pédagogie, soit nous tombons dans une espèce de libéralisme anarchiste qui n'est que le choc des individualités, soit nous sombrons dans les fondamentalismes les plus dangereux qu'on puisse imaginer. Le défi à relever par nos sociétés, c'est celui de construire des collectifs démocratiques. Nous n'y parviendrons pas sans la pédagogie, sans une pédagogie de l'émancipation. Sans une pédagogie qui conjugue dans chaque acte la transmission et l'émancipation. ■